
ÉTUDE BIOGRAPHIQUE.

M. CHAMPION, LE PETIT MANTEAU BLEU.

L'année 1852 a vu disparaître un homme que ses vertus philanthropiques ont rendu célèbre. M. Champion, si connu à Paris sous le nom populaire du *Petit-Manteau-Bleu*, était un de nos compatriotes. Habitant le pays où il est né, honoré depuis longtemps de son amitié, j'ai été à même, dans de nombreuses relations, d'étudier son caractère vraiment remarquable, d'apprécier l'inépuisable bonté de son cœur et j'ai pensé que l'histoire de cette vie si calme, si simple et cependant si utilement remplie trouverait, à plus d'un titre, sa place dans un recueil où viennent s'enregistrer tous les faits qui intéressent le département.

Edme Champion naquit le 13 décembre 1764, à Châtel-Censoir, bourg important de l'arrondissement d'Availlou. Son père, Pierre Champion, exerçait la modeste profession de compagnon de rivière; Françoise Laroche, sa mère, appartenait à une condition relativement plus élevée; elle était fille d'un petit fabricant, elle savait lire et écrire, et c'était par amour et un peu contre le gré de sa famille qu'elle avait épousé le compagnon de rivière. L'abondance ne régna jamais dans le pauvre ménage; la famille était devenue nombreuse; pour tout héritage, Pierre n'avait que ses deux bras; il gagnait douze sous par jour et il fallait que cet humble salaire suffît à l'existence de cinq personnes. Dans sa détresse, Françoise Laroche s'adressa plus d'une fois à sa famille, mais les parents qu'elle avait encore, blessés et irrités de ce qu'ils appelaient une mésalliance, demeurèrent constamment sourds à ses prières.

Edme Champion était encore bien jeune, cependant cette misère, ces luttes désespérées, cette dureté sans exemple laissèrent sur cette nature impressionnable des traces profondes, et développèrent, dès l'enfance, cette sensibilité exquise qui plus tard présida à tous les actes de sa vie.

Le père et la mère d'Edme Champion ne résistèrent pas longtemps aux souffrances qui les accablaient; ils succombèrent l'un et l'autre dans le cours de l'année 1778. Edme Champion, après la mort de ses parents, se rendit à Paris où l'appela la compassion d'une de ses tantes qui était portière rue Tiquetonne. L'orphelin partit vers la fin de l'année 1778;

il avait alors 13 ans (1); il s'embarqua sur un de ces trains de bois qui chaque année descendent le cours de l'Yonne et vont approvisionner les chantiers de Paris. Les détails de ce voyage le frappèrent vivement et sa mémoire conserva toujours le nom des deux floteurs qui conduisaient ce train (2).

Le jeune Champion avait fait dans la chaumière de son père un rude apprentissage de la vie. Les jours de son enfance avaient été pour lui des jours d'épreuve, aussi, bien qu'attristé par la perte récente qui venait de le frapper, se rendait-il avec bonheur à Paris; il ignorait ce qu'il pouvait y faire, mais il avait déjà le désir de travailler, et de rester le moins longtemps à la charge de celle qui lui offrait une si généreuse hospitalité.

Sa pauvre tante l'accueillit comme un fils, mais elle n'était pas riche, et Champion eût été forcé de renoncer à apprendre à lire et à écrire, sans l'assistance d'une voisine aisée qui, touchée du désir que l'enfant manifestait de s'instruire, l'envoya à ses frais à l'école. Une vieille demoiselle avait laissé une somme de 500 francs, destinée à mettre en apprentissage un jeune orphelin doué d'heureuses dispositions. La bonne conduite, l'intelligence du jeune Champion le désignèrent au choix des commissaires; l'état de bijoutier parut lui convenir, et à quinze ans il entra chez son premier maître.

Telle était la destinée du pauvre orphelin de ne s'avancer dans la vie que soutenu par la bienfaisance de ceux qui l'entouraient. Grâce à l'hospitalité de sa tante, à la générosité d'une voisine et au legs pieux d'une vieille demoiselle, la route s'aplanissait devant lui; son sort était désormais entre ses mains, il ne fallait plus au jeune apprenti que de la persévérance et du travail.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore terminé: intelligent et laborieux, Edme Champion brûlait du désir d'apprendre son état et de s'y perfectionner, mais son maître, qui n'était qu'un bijoutier de second ordre, loin de tirer parti des heureuses dispositions de l'apprenti qu'on lui avait confié, l'employait au service de la maison; Champion s'indignait du genre de travail qu'on lui attribuait, mais il n'osait protester ouvertement. Du reste il ne resta que peu de temps chez ce maître qui savait si mal l'apprécier. Il aimait à raconter

(1) D'après une lettre publiée par le *Constitutionnel*, le 7 décembre 1857, M. Champion serait arrivé à Paris à l'âge de sept ans; il y a évidemment erreur, Champion était orphelin lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, et il résulte de recherches faites sur les registres de l'état civil de Châtel-Consoir, que son père et sa mère ne moururent qu'en 1778.

(2) Dinot et Tissier.

l'aventure à la suite de laquelle il le quitta. Un jour son patron avait réuni à dîner plusieurs de ses amis ; déjà le couvert est dressé ; Champion prévoit le rôle qui va lui être assigné ; cette pensée réveille son indignation, et pour se soustraire à un service qui blessait sa fierté naturelle, il ne voit d'autre moyen que de prendre la fuite ; il s'échappe de la maison, court dans les rues de Paris, franchit la barrière et gagne la campagne. Peu lui importe où il dirige ses pas, pourvu qu'il s'éloigne. Il arrive à quelque distance de Clichy ; un petit bois sombre et silencieux s'ouvre devant lui, c'est là qu'il se réfugie et qu'il passe une partie de la journée. Vers le soir, la faim sur laquelle il n'avait pas compté, commence à se faire sentir ; et comme il n'a point d'argent, il se voit forcé de se quitter sa retraite, et d'ailleurs la faim redouble et la nuit approche..... Près du bois, un champ de pomme de terre ; poussé par le besoin, le jeune homme se met à se pencher sur le champ et se cherche avec ses mains à en arracher quelques-unes ; il aperçoit et, le prenant pour un maraudeur, se dispose à venir le saisir ; le jeune homme expose en pleurant la situation ; le propriétaire, touché par le récit naïf du jeune homme, ne songe plus à dresser procès-verbal ; il l'enjoint de se retirer ; et lui remet un morceau de pain, lui fait partager son modeste repas de famille et lui remet une pièce de monnaie pour regagner Paris.

Plus tard, et dans des temps meilleurs M. Champion voulut revoir le théâtre de cette scène : ce bois était toujours là calme et silencieux, mais le garde était mort ; sa chaumière avait été vendue, ses enfants avaient quitté le pays et c'est à peine si au village on se rappelait son nom. Le champ de pommes de terre, ce champ qu'il avait gratté de ses mains, était à vendre ; M. Champion l'acheta et aujourd'hui il fait partie de son héritage.

Le jeune apprenti ne voulut point retourner chez son maître, et bientôt après il entra chez Martial du Poilly, au Fort-l'Evêque, près Saint-Germain-l'Auxerrois, l'un des joailliers les plus renommés de Paris.

Autant Champion avait eu à se plaindre de son premier patron, autant il eut à se louer de celui-ci. Du Poilly sut bientôt reconnaître et apprécier les qualités de son jeune ouvrier et il se prit pour lui d'une véritable affection. De son côté, Champion, doué de dispositions rares, s'appliqua avec ardeur à la profession qu'il avait embrassée ; ses progrès furent rapides et en peu de temps il devint un ouvrier des plus habiles. De l'atelier, il passa au magasin, et là encore il se fit remarquer par son aptitude, par son intelligence des affaires.

Martial du Poilly était le bijoutier en renom, et c'était chez lui que les dames de la cour venaient acheter leurs diamants ; dans ses rapports

avec cette clientèle toute spéciale qu'il fallait ménager, sans cependant compromettre des intérêts parfois très-sérieux, le jeune commis déploya beaucoup de tact et d'habileté commerciale. Le fameux collier de la reine avait été confectionné dans les ateliers de Martial du Poilly, et ce fut Edme Champion lui-même qui le remit entre les mains du cardinal de Rohan.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi au milieu des travaux de l'atelier et du magasin ; Edme Champion menait une existence exceptionnelle. Bien que sa position chez son patron lui eût permis d'y prendre part, il avait les distractions que recherchent les jeunes gens de son âge. Elevé au milieu des privations, il avait contracté dès l'enfance, des habitudes de tempérance et de sobriété, et il ne les abandonna jamais. Esprit sérieux et réfléchi, il employait à l'étude les instants de liberté que lui laissaient ses occupations commerciales. Il comprit combien l'instruction qu'il avait reçue et qui s'était bornée aux premiers éléments avait été tronquée ; il s'efforça de la compléter ; la plus grande partie de ses économies était employée à acheter des livres, et c'était dans les bibliothèques qu'il passait ses heures de loisir. L'aménité naturelle de son caractère lui conciliait les bonnes grâces de tous ceux avec lesquels il se trouvait en relation et, en quelques années, il avait su se rendre indispensable à son patron dont il était devenu le confident et l'ami.

Vers cette époque, Martial du Poilly éprouva, dans son commerce, des pertes considérables ; sa tête, troublée depuis longtemps par des chagrins domestiques, ne put résister à ces revers inattendus. Effrayé de la ruine qui le menaçait, il gagna l'Angleterre, abandonnant les débris de sa fortune à ses créanciers. Edme Champion s'était créé dans la maison de son patron une position spéciale, aussi, cédant aux sollicitations d'une clientèle qui avait su l'apprécier, il forma la résolution, malgré son extrême jeunesse, de continuer les affaires de Martial du Poilly. Il prit des engagements avec les créanciers de son ancien patron et à vingt-quatre ans le jeune Champion se trouva à la tête d'un établissement de bijouterie considérable et qui, au moment où éclata la révolution de 89, tendait à devenir un des plus florissants de la capitale.

Champion était alors dans la force de la jeunesse. Enfant du peuple, il salua avec enthousiasme l'aurore d'une révolution qui se faisait au nom des plus grands principes, et le parti libéral le compta d'abord parmi ses plus fervents adeptes. Pour tous ceux dont les intentions étaient loyales et pures les illusions ne furent pas de longue durée ; l'horizon s'assombrir bientôt ; Champion comprit un des premiers vers quels abîmes pouvait l'entraîner la voie dans laquelle il s'était engagé ; il se rejeta en arrière et, laissant de côté la politique, il s'occupa exclusivement de son commerce de bijouterie qui menacé sérieusement, comme toutes les industries d'alors, réclamait tous ses soins.

et s'étant mécontentant que la générosité de son cœur, il donna asile à quelques proscrits dont il ne partageait cependant pas les opinions; il fut lui-même comme suspect et jeté en prison; il y resta quelques jours puis fut enfin rendu à la liberté.

Cependant les événements politiques se succédaient avec une rapidité effrayante. Le commerce de Paris et surtout le commerce de luxe, qui, au début de la révolution avait éprouvé une si rude atteinte, était tombé dans une situation déplorable et qui ne tendait qu'à s'aggraver encore. Les maisons les plus importantes étaient fermées et chaque jour arrivait de nouveaux désastres. Champion, avec toute l'énergie dont il était doué, essayait de lutter contre cette mauvaise fortune, mais ses efforts étaient impuissants; il allait être vaincu par les circonstances et une ruine complète devenait imminente, lorsque le dévouement désintéressé d'un ami vint à son aide. Le graveur Bellancourt sut apprécier la probité et l'intelligence commerciale du jeune Edme Champion et il en avait fait son ami; il apprend la situation désespérée dans laquelle il se trouve; il accourt, et lui remet, sans autre gage que sa parole, 80,000 francs, fruit de ses économies et qui composaient toute sa fortune. Cet acte de désintéressement fait honneur, non seulement à l'homme généreux qui l'a spontanément accompli, mais encore à celui qui a su l'inspirer et s'en rendre digne. On aime à retrouver de pareils dévouements à une époque qui a laissé dans l'histoire de si funestes souvenirs. Cette somme, qu'il rencontrait d'une manière inespérée, permit à Champion de faire face à ses affaires et le sauva de la ruine qui le menaçait. Sa fortune un instant chancelante se raffermait et put traverser, sans nouveau revers, des temps qui chaque jour devenaient plus difficiles.

Au moment où éclatèrent les désastres de 93, Champion gagna prudemment la Belgique et la Hollande où l'appelaient du reste les intérêts de son commerce. Il ne rentra en France qu'à l'époque où les derniers retentissements de cette effroyable tempête furent apaisés.

Peu de temps après son retour, Edme Champion s'établit au Palais-Royal, et c'est là qu'il a toujours habité depuis. En 1796, il épousa Edmée-Marie Jobée, fille d'un bijoutier de Versailles; élevée comme lui dans le commerce, simple dans ses goûts et ses habitudes, la femme qu'il s'était choisie fut toujours pour lui une amie sûre et dévouée.

L'empire, en assurant la paix à la France si longtemps troublée, ramena le goût du luxe et des fêtes. A partir de cette époque, le commerce de Champion entra dans une voie de prospérité toujours croissante, et il ne tarda pas à réaliser des bénéfices considérables. Pendant près de vingt ans, il s'occupa presque exclusivement de ses affaires, et sut acquérir, dans son état de bijoutier, une supériorité incontestable.

Son coup-d'œil était sûr et ne le trompait jamais. Cette sagacité naturelle, développée par l'expérience et l'étude, le fit considérer comme un des plus habiles connaisseurs du commerce de pierreries, et souvent le tribunal de la Seine le désigna comme expert lorsque des contestations s'élevaient sur la nature ou sur la valeur de quelques pierres précieuses.

Longtemps avant qu'il ne songeât à se retirer des affaires, Champion avait suivi le penchant si naturel et si doux de la bienfaisance. Animé du désir de soulager ceux qui souffraient autour de lui, il consacrait, chaque année, une partie de ses économies à des œuvres de charité. Cet argent qu'il donnait aux pauvres lui était profitable ; la Providence le lui rendait au centuple et l'état florissant de ses affaires lui permettait d'élargir sans cesse le cercle de ses bonnes œuvres, et les occasions ne lui manquaient pas dans une ville où gémissent tant de douleurs cachées. Cette bonté si naturelle chez lui ne se manifestait pas seulement par des aumônes, il aimait à tendre une main secourable à tous ceux qui réclamaient son appui, alors surtout qu'on se présentait à lui comme venant de Châtel-Censoir ou même de la Bourgogne. Ce nom de compatriote faisait vibrer une des cordes les plus sensibles de son cœur, et jamais à ce titre son assistance ne fut vainement sollicitée.

Champion n'avait point oublié le pays où il était né. Exclusivement consacré à la carrière qu'il avait suivie, il n'avait pu, pendant les premiers temps de son séjour à Paris, retourner à Châtel-Censoir ; le souvenir de ce village où il avait passé dans la misère les treize premières années de sa vie, était resté profondément gravé dans son cœur ; aussi, le jour où, certain de son avenir et sûr de la position qu'il avait su se créer, il remit le pied sur le sol natal, fût-il pour lui un jour de bonheur. Des parents dans le besoin furent les premiers objets d'une sollicitude qu'il étendit bientôt à tous les pauvres de la commune. Des documents authentiques nous donnent la preuve qu'en 1814 et en 1815, dans ces années de disette où la cherté des grains multipliait de toutes parts le nombre des indigents, il expédia à Châtel-Censoir plusieurs envois de blé qui, par ses soins, furent distribués à tous ceux qui en avaient besoin. Il s'estimait heureux de pouvoir répandre ses bienfaits sur les lieux mêmes où son père et sa mère avaient tant souffert.

Pendant Edme Champion touchait à sa cinquante-troisième année. Ses affaires avaient prospéré ; malgré la large part qu'il faisait chaque hiver aux pauvres, sa fortune s'était considérablement accrue et s'élevait à plus d'un million. Désireux de consacrer désormais son existence toute entière au soulagement des malheureux, il songea à se retirer du commerce, et en 1817 il céda son fonds de bijoutier.

Ici se termine la première phase de la vie d'Edme Champion. Né dans la

misère, jeté sans ressources sur le pavé de Paris, devant tout à la charité de quelques personnes bienveillantes, nous l'avons suivi dans les débuts de sa carrière commerciale, nous l'avons vu, à force de persévérance et de travail, devenir en quelques années un ouvrier habile, se concilier la confiance et l'affection de son patron, et se créer par son aptitude et sa bonne conduite une position exceptionnelle, puis, devenu commerçant lui-même et à la tête d'une des maisons de bijouterie les plus importantes de la capitale, nous l'avons vu, malgré les circonstances difficiles qu'il avait à traverser, acquérir une fortune considérable et mériter cette haute réputation de probité que l'envie n'osa jamais attaquer. Cette destinée toute simple qu'elle est, elle est un exemple salutaire et un encouragement. Pour l'ouvrier honnête et laborieux, elle est pleine de gloire, car elle est le fruit d'une vie de labeur et de sacrifices. Elle est le résultat d'une fois de plus que la vieillesse peut se produire, ne méritant pas les attaques passionnées que l'on a été si souvent l'objet dans ces dernières années.

Edme Champion, retiré à la campagne, avait assuré d'abord l'avenir de ses deux enfants qu'il maria à de bons et honnêtes gens, et son gendre, dont les noms sont connus dans le haut commerce de Paris, marchèrent sur ses traces et conservèrent toujours intacte cette réputation de probité que leur avait léguée leur père.

Tranquille de ce côté, M. Champion put donner un libre cours aux généreux élans de son cœur. Comme si cette fortune qu'il avait si légitimement et si laborieusement acquise eût été le patrimoine des pauvres, il la consacra presque exclusivement à les soulager. Sobre dans ses besoins, simple dans ses goûts, économe par caractère, il sut arranger son existence de manière à leur réserver une large part. Désormais l'occupation de toute sa vie sera de faire aux pauvres une juste et profitable distribution de tous ses revenus. Trente-cinq années furent consacrées à cette œuvre d'amour et de charité, et pas un seul instant il ne faillit à la tâche qu'il s'était proposée d'accomplir.

C'était surtout au moment où l'hiver ramenait à Paris son cortège de misères et de souffrances qu'il prodiguait les bienfaits de son intarissable charité. Dès le matin et malgré les rigueurs de la saison, il se rendait dans les quartiers les plus populeux et les plus pauvres; il s'arrêtait dans les carrefours, sur les places publiques et faisait distribuer aux plus nécessiteux des aliments, des vêtements et du bois. Pour circuler plus librement dans la foule, M. Champion avait adopté un costume qui le préservait du froid sans gêner ses mouvements; il couvrait ses épaules d'un petit manteau de drap bleu qui descendait jusqu'à la ceinture et qu'attachait à son cou une agraffe d'argent. Ce petit manteau qui, dans les froides matinées d'hiver, apparaissait de loin aux indigents

comme un signe de ralliement et d'espérance, leur servit à désigner l'homme généreux qui venait les secourir, et le nom du Petit-Manteau-Bleu commença à devenir populaire.

Cependant M. Champion poursuivait sa tâche avec persévérance. Ce qu'il voulait, ce n'était pas le retentissement, et peu lui importait la publicité de ses bonnes œuvres, pourvu que son nom fût béni dans la mansarde du pauvre. Mais il arriva une époque où cette renommée qu'il ne recherchait pas vint le trouver : Pendant l'hiver de 1829 à 1830, Paris eut beaucoup à souffrir de la rigueur du froid ; la misère était profonde ; chaque jour voyait s'accroître le nombre des ouvriers sans travail et par conséquent sans pain pour eux et leur famille. Touché de ce spectacle désolant, M. Champion résolut d'apporter quelques soulagements à tant de misères et de pratiquer ses distributions d'aliments sur une vaste échelle. Chaque matin, il s'installe sur le quai de Gèvres, près le pont au Change ; des vases énormes sont préparés par ses soins, ils contiennent des aliments chauds, sains et substantiels que des domestiques distribuent à tous ceux qui en demandent. M. Champion procède lui-même à ces distributions. Malgré la foule qui se presse autour de lui, son regard quelquefois sévère, mais toujours paternel, suffit pour maintenir un ordre parfait. Dans l'espace de deux mois, plus de quarante mille soupes furent données par lui aux indigents de ces quartiers populeux. Bon nombre de ces malheureux grelottaient sous leurs vêtements en lambeaux et n'avaient point de chaussure à leurs pieds. A plusieurs reprises, Champion leur fit distribuer des vestes, des pantalons, des sabots et du bois.

Une libéralité si extraordinaire, si persistante eut du retentissement ; la presse toute entière s'en émut : Nous avons sous les yeux les journaux de cette époque ; le *Moniteur*, les *Debats*, le *Constitutionnel*, la *Quotidienne* mentionnèrent plusieurs fois ces distributions de soupes et de vêtements. On ignora pendant quelques semaines le nom de l'homme généreux qui en était l'auteur. Chaque jour, sa tâche accomplie, il disparaissait et se perdait humblement dans la foule qui ne le connaissait que sous le nom de *Petit-Manteau-Bleu*. On crut d'abord que cet homme agissait au nom d'un prince dont il était le mandataire, et un instant cette libéralité fut attribuée à une munificence que les pauvres de Paris avaient été plus d'une fois à même d'apprécier (1), mais bientôt la vérité se fit jour, et l'on sut que ces distributions étaient l'œuvre d'un simple citoyen qui en avait conçu la généreuse pensée et qui, chaque jour l'exécutait à ses frais.

(1) Voyez la *Franca nouvelle* du 11 février 1830.

L'hiver suivant, lorsque les rigueurs du froid commencèrent à se faire sentir, le Petit-Manteau-Bleu se trouva de nouveau à son poste. Sa sollicitude se porta presque exclusivement sur le douzième arrondissement et les indigents qui, dans ces quartiers, sont plus nombreux que partout ailleurs assistaient en foule à ces distributions quotidiennes. Dans certaines matinées, plus de deux mille soupes furent distribuées.

Cette fois encore, la presse se plus à enregistrer les largesses du Petit-Manteau-Bleu. Le *Moniteur* s'empressa de le féliciter de son heureuse initiative et annonça que l'administration allait, par des distributions supplémentaires, étendre à d'autres quartiers de Paris le système de secours si heureusement appliqué par M. Champion.

Le bureau de charité du douzième arrondissement voulut lui prouver publiquement et officiellement sa reconnaissance ; le maire, accompagné d'une députation, se rendit chez lui et le félicita, au nom du comité, du zèle avec lequel il avait concouru au soulagement des pauvres de son arrondissement.

Un témoignage plus éclatant encore l'attendait : cette même année Edme Champion fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur à l'occasion de la fête du premier mai. La renommée de tant de bonnes œuvres était parvenue jusqu'aux oreilles du roi Louis-Philippe qui savait récompenser le mérite par où il le rencontrait, et qui voulut attacher lui-même la croix de la Légion d'Honneur sur la poitrine de cet homme de bien.

Depuis cette époque, M. Champion, suivant le même système, distribuait aux pauvres de Paris des vivres, des vêtements et du bois. Cette tâche était devenue obligatoire pour lui ; pendant vingt-deux ans, il sut l'accomplir avec une patience admirable, avec un dévouement que l'ardente charité peut seule inspirer. Malgré son grand âge, malgré les rigueurs de la saison, il aimait à présider lui-même ces distributions quotidiennes. A l'heure dite, il accourait, sans se préoccuper du froid, du vent ou de la pluie ; son costume était toujours le même ; son petit manteau couvrait ses épaules et sa main s'appuyait sur une canne à bec d'ivoire ; sa démarche avait conservé son agilité, son regard était toujours vif et pénétrant. Son premier soin était de goûter les aliments préparés à l'avance, puis, lorsqu'ils avaient la qualité requise, il les faisait distribuer à tous ceux qui avaient faim ou froid. Plus les temps étaient durs, plus l'hiver se prolongeait et plus ces distributions, qui quelquefois avaient lieu dans une seule matinée sur quatre ou cinq points distincts, étaient abondantes et multipliées.

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur ce mode de libéralité dont l'initiative appartient toute entière à M. Champion, par ce qu'il a eu, dans les premières années surtout, un immense retentisse-

ment et qu'il a contribué à rendre populaire à Paris et dans toute la France le nom du Petit-Manteau-Bleu (1) ; mais ce n'était là qu'une des formes sous lesquelles se produisait sa bienfaisance ; sa tâche n'était pas seulement de soulager les misères de la rue. Sa bourse s'ouvrait à toutes les infortunes, il savait deviner le toit sous lequel se cachait la misère ou la douleur, et à la ville comme à la campagne, il était toujours à la recherche de quelque bonne action. Combien sont demeurées ignorées et cependant un volume suffirait à peine pour enregistrer celles que nous connaissons. Nous nous bornerons à en rapporter quelques-unes prises au hasard.

Dans un petit village de la Bourgogne, un vieillard nonagénaire, malade et presque aveugle se trouvait dans le dénuement le plus complet. Riche autrefois, il avait vu disparaître peu-à-peu toute sa fortune ; il ne possédait plus rien et cependant, pauvre honteux, il n'osait, malgré son horrible misère, implorer la charité des autres. Informé de cette détresse profonde, Champion s'empresse de venir à son secours : une somme d'argent est par lui remise au médecin du vieillard qui désormais sera à l'abri de la faim et pourra se procurer les soulagements que nécessitent son grand âge et ses infirmités. L'opération de la cataracte est pratiquée et le vieillard heureux peut contempler les traits de son bienfaiteur. Mais Champion ne veut pas laisser sa bonne œuvre incomplète et, avant de partir, il prend des mesures pour que l'argent nécessaire à l'existence de son protégé lui soit exactement remis chaque mois.

Deux femmes, nées dans des conditions bien différentes, mais que la Providence avait réunies, habitaient un pauvre hameau. L'une était âgée, infirme, paralytique ; c'était une dame de haute naissance, une duchesse que la révolution de 1830 avait ruinée et qui, pour toute ressources, n'avait que quelques faibles débris échappés du naufrage. L'autre était une jeune fille née au village, et que la grande dame avait prise avec elle pour l'aider dans les soins de son petit ménage. Ces deux existences s'étaient liées l'une à l'autre ; la duchesse avait montré à l'enfant à lire, à écrire, à broder, et lui témoignait la tendresse d'une mère ; de son côté,

(1) En 1832 on lisait dans une des satyres de la *Némisis* les vers suivants :

Ah ! comment espérer nne époque meilleure ?...
 De sordides calculs sur le cinq et le trois
 S'alignent, nuit et jour, dans leurs cerveaux étroits ;
 La vertu charitable au concours condamnée
 Escroque à Montyon son prix de chaque année.
 L'autel de la Patrie laisse éteindre son feu,
 Et n'a pour desservant que l'homme au Manteau-Bleu.

Colombe, c'est ainsi que s'appelait la jeune fille, était pleine de prévenance et d'affection pour sa vieille maîtresse.

Quelques années se passèrent ainsi, la paralytique devint aveugle, ses ressources s'épuisèrent peu-à-peu et bientôt elle se vit réduite à la triste nécessité de recourir à la charité publique, et quelque dur que fût le sacrifice fait à son amour-propre, elle se décida à demander une place au plus proche hôpital. Instruite de cette résolution, Colombe voulut, à tout prix, éviter cette dernière humiliation à celle qu'elle chérissait comme une mère. A ses heures de loisirs, elle avait appris à broder, elle consacra au travail de l'aiguille tous les instants que les soins donnés à la pauvre infirme lui laissaient, et pendant quelque temps elle parvint seule et avec le secours de sa maîtresse à subvenir à toutes les dépenses de sa maîtresse.

La conduite touchante de Colombe parvint aux oreilles de M. Champion qui éprouva le désir de voir de près la jeune enfant ; il se rendit à la maisonnette où habitaient les deux vieillards ; il passa quelques heures près d'elles. Tout ce qu'il vit le rendit plus attentif, il voulut lui aussi prendre sa part dans cette œuvre de charité, et d'amour et il trouva un moyen, sans blesser la susceptibilité de la jeune fille et avec cette délicatesse qui est spéciale aux cœurs vraiment généreux, de glisser, en partant, quelques pièces d'or. Il ne voulut point dire son nom, mais il promit de revenir, et effectivement, quelques mois plus tard, il frappait de nouveau à la porte de l'humble cabane et cette, fois encore il y laissait des marques de sa générosité.

Pendant plusieurs années, le Petit-Manteau-Bleu vint souvent revoir ses deux protégées qui ignoraient toujours le nom du vieillard bienfaisant que la Providence leur avait envoyé. Cependant la paralytique mourut, quelques mois après Colombe épousa un des riches propriétaires du pays, et ce fut seulement alors que M. Champion, qui avait montré pour cette jeune fille l'affection d'un père, se fit connaître à elle.

Ces actions sont simples, naturelles et par cela même bien touchantes. Rappelons un dernier trait qui suffirait seul pour montrer de quelle bonté son âme était remplie. Le feu avait éclaté dans un de ses bois de Châtel-Censoir ; la nouvelle de ce sinistre qui, à tort ou à raison, fut attribué à la malveillance, lui causa une profonde douleur. Son cœur se révoltait à la pensée d'une ingratitude aussi noire et une année entière s'écoula sans qu'il eût le courage de revoir son pays. Au moment où il visitait pour la première fois le théâtre de l'incendie, deux paysans l'abordent et lui disent qu'ils connaissent le nom du malheureux qui a mis le feu à ses bois. Mais Champion, sans les écouter, les entraîne au plus profond de la forêt ; là il les fait mettre à genoux, et à la face du ciel il leur fait jurer d'ensevelir à jamais ce fatal secret dans leur cœur. Puis il

les congédie en leur rappelant leur serment, et pour s'assurer mieux encore de leur discrétion, il remet à chacun d'eux une petite somme d'argent.

Voué à la recherche de toutes les douleurs, M. Champion visitait souvent les prisons de Paris ; il aimait à s'entretenir avec les détenus, et, s'il reconnaissait, chez quelques-uns d'entre eux, le désir sincère de revenir à des sentiments meilleurs, il mettait tous ses efforts à les encourager dans leur bonne résolution. A plusieurs reprises il obtint de la princesse Amélie et du roi Louis-Philippe, la grâce de prisonniers chez lesquels il avait constaté un repentir sincère. Lorsqu'ils étaient rendus à la liberté, il veillait encore sur eux et les soutenait de sa bourse en attendant qu'ils aient trouvé du travail.

M. Champion était généreux par caractère ; donner était un des besoins de sa vie, et ses libéralités ne s'adressaient pas seulement aux indigents. En 1845, il dîna à Châtel-Censoir avec Mgr. l'archevêque de Sens, tout-à-coup son regard se fixe sur l'anneau que le prélat avait à son doigt et où brillait une pierre aux couleurs violettes ; un coup-d'œil rapide lui suffit pour en apprécier la valeur. « Cette améthyste, dit-il à Monseigneur, est indigne de vous, je me charge de la remplacer. » Et quelques mois après, Mgr. l'archevêque, qui avait, sans doute, oublié la promesse du Petit-Manteau Bleu, reçut une améthyste magnifique.

A plusieurs reprises, il fit don au muséum d'histoire naturelle de pierres d'une valeur considérable. Nous avons sous les yeux une lettre de remerciements qui, en 1831, lui fut adressée par MM. Cuvier et Cordier.

Châtel Censoir, nous l'avons déjà dit, avait toujours une large part dans les libéralités du Petit-Manteau-Bleu ; il éprouvait pour ce village d'où il était parti si malheureux un véritable attachement ; il aimait à l'entourer de sa sollicitude la plus vive. Voici une lettre qu'il écrivait dans le terrible hiver de 1829 à 1830 au maire de Châtel-Censoir :

« La cherté du pain doit ajouter à la rigueur de la saison, si à ces » deux fléaux se joint le manque d'ouvrage, et si le malade, le pau- » vre vieillard, la veuve et l'orphelin éprouvent des besoins, vous » pouvez, monsieur, et je vous en prie, disposer de bois, de viande, » de pain, de bas de laine, etc

» J'écris au fils Rollet pour qu'il tienne à votre disposition tout le pain » nécessaire. M. Chobert paiera ce qu'il faudra pour le surplus. »

Cette lettre peint plus vivement que je ne pourrais le faire, cette générosité qui ne reculait devant aucun sacrifice.

M. Champion revenait souvent à Châtel-Censoir, et sa présence au pays était toujours signalée par de nouveaux bienfaits. Il interrogeait les besoins des habitants et faisait exécuter à ses frais tous les travaux qui lui paraissaient utiles. Par ses soins, des rampes en fer furent placées sur le

bord de tous les sentiers de la partie basse du bourg conduisant au plateau sur lequel s'élève l'église ; des puits furent creusés dans différents quartiers privés d'eau ; le ruisseau communal, qui traverse le village, fut orné d'une balustrade solide et élégante sur un point qui auparavant n'était pas sans danger. Il fit don à l'église d'une magnifique chasse où sont renfermées les reliques de Saint-Potentien, patron de la commune, et d'un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns ont, au point de vue de l'art, une valeur réelle. L'année dernière encore, il créa au profit de la commune une rente annuelle et perpétuelle de 100 francs, destinée à soulager, chaque année, les plus nécessiteux, comme s'il eût voulu, pressentant qu'il ne serait plus là l'année suivante, assurer aux indigents ces secours qu'il aimait tant à leur donner.

M. Champion était philanthrope dans l'acception la plus belle, la plus large de ce mot. Il ne se bornait pas seulement à soulager ceux qui souffraient, son but était aussi et surtout d'améliorer le sort des classes pauvres et de faciliter, autant que possible, à l'enfant du peuple cette route qu'il avait eu tant de peine à parcourir. Il savait, par expérience, combien, dans toutes les conditions de la vie, l'instruction première est indispensable ; il s'efforça d'encourager les enfants au travail en excitant parmi eux l'émulation. Pour arriver à ce but, il fit frapper en argent de petites croix destinées à orner, chaque semaine, la boutonnière des élèves les plus méritants. Les écoles communales de Châtel-Censoir jouirent les premières de ce bienfait : six croix furent données à l'école des garçons et quatre à celle des filles. M. Champion, convaincu de l'heureux résultat que cette récompense était appelée à produire, étendit bientôt sa libéralité à toutes les écoles du canton, puis à celles du département et des départements voisins et, en 1837, il adressait à un nombre considérable de maires cette circulaire que nous croyons devoir reproduire, car elle explique parfaitement les intentions dont était animé le Petit-Manteau-Bleu, en se livrant à cette nouvelle et coûteuse libéralité.

« Monsieur le Maire,

« Né de parents pauvres, j'ai fait, dans ma carrière commerciale, la
 » pénible expérience de n'avoir reçu aucune éducation ; j'ai senti le be-
 » soin, l'impérieux besoin de savoir lire, écrire et compter, afin de pou-
 » voir régler mes affaires sans le secours d'autrui : l'instruction est la
 » plus belle dot que des parents puissent laisser à leurs enfants. —
 » J'avais projeté dans un état de repos, de donner des prix d'encourage-
 » ment à mes jeunes compatriotes. A cette fin, j'ai fait graver des coins
 » et frapper des croix que je destine aux écoles mutuelles. Je vous en
 » offre deux : Le premier et le second prix ; elles appartiendront à la
 » commune. Je désire qu'elles soient inscrites sur ses registres, portées
 » sur l'état du mobilier de l'institution, et déposées chez M. l'institu-

» leur, pour, à tour de rôle et sans partialité, décorer les élèves, pauvres ou riches, qui seront sages, soumis, polis avec tout le monde, feront des progrès et seront respectueux envers leurs parents et leurs maîtres qui sont aussi de bons parents quand ils remplissent leurs devoirs. Je n'attache aucun prix à la valeur de ces objets, bien qu'ils soient en argent, mais je les regarde comme un meuble utile, indispensable dans une institution, et comme devant stimuler chaque année l'émulation des enfants.

» Je désire donc vivement que vous conserviez ces croix ; elles devront être cousues à la boutonnière de l'élève avant de sortir des classes. Je les confie à votre surveillance et à celle de tous les habitants de la commune.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Les croix devaient récompenser non-seulement les élèves qui faisaient des progrès, mais ceux-là aussi qui se montraient soumis, polis et respectueux envers leurs maîtres. Près de l'instruction et avant elle M. Champion, avec cette sagacité intelligente qui se retrouve dans tous les actes de sa vie, plaçait l'éducation si longtemps négligée et cependant si utile aux classes pauvres.

Les croix d'argent ne sont pas le seul encouragement que le Petit-Manteau-Bleu donna aux écoles. Dans plusieurs d'entre elles il établit, chaque année, des distributions de prix. La première eut lieu à Châtel-Censoir, en 1837 ; M. Champion chercha à lui imprimer un caractère spécial et de nature à stimuler l'émulation de la jeunesse. Une composition indéniable avait été donnée aux écoles communales du canton, et tous les élèves assistaient à cette fête de famille que M. Champion voulut présider lui-même, et qui avait attiré dans la commune un grand concours de population. Depuis, ces distributions se renouvelèrent chaque année, grâce à la munificence de M. Champion qui ne tarda pas à créer, au profit de la commune, une rente de 60 francs consacrée à l'achat des volumes nécessaires.

L'esprit si éminemment utilitaire qui présidait à toutes les libéralités du Petit-Manteau-Bleu lui valut, vers cette époque, un témoignage nouveau et éclatant : la société Monthyon et Franklin, instituée dans le but de récompenser les hommes utiles, bienfaiteurs de l'humanité, lui décerna une médaille d'or, qui, d'après le vœu de la société, lui fut remise par le maire de Châtel-Censoir, au milieu même de cette population qui depuis si longtemps déjà était témoin de ses bonnes œuvres.

Ces hommages publics et pompeux n'étaient pas les seules récompenses que lui valut la multiplicité de ses bienfaits. Chaque jour les indigents qu'il avait secourus lui apportaient des témoignages de gratitude beaucoup plus modestes, mais bien précieux à son cœur. La classe pauvre de

Paris lui avait voué une reconnaissance profonde. Lorsqu'il traversait certains quartiers, chacun se découvrait, et sa vue éveillait chez un grand nombre un véritable sentiment d'admiration. Mont-Gaillard, dans son histoire de France, après avoir accordé au Petit-Manteau-Bleu un juste tribut d'éloges, insiste avec détails sur un trait qui peint admirablement l'énergie des sentiments que certains hommes du peuple éprouvaient à sa vue. C'était un jour d'hiver; debout sur le quai de Gevres, M. Champion distribuait, suivant son habitude, des aliments à tous les malheureux qui se pressaient autour de lui. Un homme dans la force de l'âge, un chiffonnier aux traits durs et grossiers, dont les vêtements en lambeaux indiquaient la misère, était appuyé sur le parapet du quai, son regard silencieux restait depuis quelques instants fixé sur le vieillard; puis tout-à-coup, saisi d'admiration, il s'écrie : « faut-il qu'il y ait une terre pour pourrir un homme comme ça ; » et des larmes, les premières peut-être qu'il a versées, tombent de ses yeux. »

Le trait suivant, moins énergique peut-être, peint mieux encore la vénération dont il était l'objet. M. Champion venait d'assister au mariage de la fille d'un de ses amis. La cérémonie nuptiale était terminée; la foule des invités quillait l'église; la jeune mariée triste et rêveuse, pensait à l'avenir qui l'attendait et ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude. Tout-à-coup une vieille femme, une mendicante rompt la file des invités, et saisissant le bras de la jeune femme : « Du bonheur, s'écrie-t-elle, ah! je vous en promets, le Petit-Manteau-Bleu était auprès de vous lors de la bénédiction.

Après la révolution de 1848, au moment des élections générales à Paris, toutes ces reconnaissances, tous ces dévouements se produisirent au grand jour. Champion avait alors 84 ans; il était toujours demeuré étranger à la politique, et cependant, sans le solliciter, sans même le désirer, il recueillait plus de 40,000 suffrages et peu s'en fallut que les portes du Palais National ne s'ouvrissent devant lui.

Ainsi s'écoula cette vie si utilement remplie, et que la Providence se plut à prolonger. A l'appui des faits que nous avons cités et que nous aurions pu multiplier encore, quelques lignes suffiront pour apprécier le caractère du Petit-Manteau-Bleu. La bienfaisance, la générosité sous toutes ses formes et ne reculant devant aucun sacrifice, étaient le mobile de toutes ses actions et répandaient sur sa figure cette expression de bonté naturelle qui séduisait les plus indifférents. Son regard plein de finesse et de vivacité dévoilait, au premier abord, cette sagacité, cette intelligence, qui ne lui firent défaut à aucune époque de sa vie. Doué d'un esprit pénétrant, il apportait en toutes choses un tact parfait.

Fils de ses œuvres, M. Champion avait acquis lui-même une instruction

solide et possédait, sur certains points, une érudition qui étonnait les hommes spéciaux. Montesquieu, Rousseau, Molière, La Fontaine et surtout Corneille faisaient ses lectures favorites. Sa mémoire était vraiment prodigieuse ; il lui suffisait de lire une fois une page pour la graver à jamais dans son esprit. Cette instruction réelle, jointe à sa longue expérience des hommes et des choses, imprimait à sa conversation un caractère qui lui était propre. Facile à s'enthousiasmer, il aimait à raconter quelque noble action, quelque rare dévouement ; sa voix s'animaît, son regard retrouvait son éclat et il nous charmait par la vivacité expressive et pittoresque de son langage.

Non seulement M. Champion aimait le bien avec passion, mais il avait aussi le culte du beau. Les objets d'art excitaient en lui de naïves admirations ; il n'était ni peintre, ni sculpteur et cependant il savait apprécier les œuvres d'art avec le coup-d'œil exercé d'un artiste, et il aimait à les découvrir lui-même dans la chaumière du pauvre ou dans l'échoppe du revendeur. Sa sagacité le trompait rarement et la plupart des objets qui composaient sa précieuse galerie étaient d'une valeur incontestable.

Cependant le Petit-Manteau-Bleu avait atteint sa quatre-vingt-huitième année. Son ardente charité était toujours la même ; son intelligence avait conservé toute sa fraîcheur et aucune infirmité n'était venue attrister cette belle et longue vieillesse. Entouré d'une famille qui avait pour lui non seulement de l'amour, mais de la vénération , et qui s'était toujours estimée heureuse de seconder les élans d'un cœur aussi généreux et de s'associer à tous ses actes de philanthropie, il voyait, chaque jour, se rapprocher le terme fatal avec cette sérénité que donne la conscience d'une tâche noblement accomplie.

Au commencement de juin dernier, comme s'il eût pressenti que sa fin était proche, il voulut revoir une dernière fois Châtel-Censoir. A la suite des événements politiques de décembre, ce malheureux village avait été en butte aux justes rigueurs de l'autorité. M. Champion savait dans quelle misère étaient plongées les femmes de certains détenus : il accourait avec la pensée de leur apporter quelque soulagement , mais il ne put accomplir ce dessein généreux. Le lendemain même de son arrivée à Châtel-Censoir, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante et tous les secours de la médecine furent impuissants. — Le curé de la commune accourut à son chevet : à sa vue, le Petit-Manteau-Bleu parut retrouver sa connaissance ; il serra avec effusion la main du pasteur qui lui apportait les consolations de la religion et expira après une agonie de quelques heures.

Le 2 juin, son modeste cercueil, accompagné de ses enfants accourus en toute hâte et suivis d'un nombreux cortège de peuple, fut conduit au

cimetière de Châtel-Censoir ; le dernier vœu du vieillard fut accompli. Son corps repose au sein du village qu'il a tant aimé (1) : le souvenir de ses bienfaits est aujourd'hui gravé au cœur de tous ; mais ce souvenir s'effacera peu-à-peu ; un jour, peut-être, il aura disparu..... Ne serait-il pas utile d'élever, à Châtel-Censoir, en l'honneur de M. Champion, un monument modeste, rappelant aux générations futures la destinée de cet homme qui, sorti des rangs du peuple, sut acquérir par son travail une fortune considérable et mériter, par la multiplicité de ses bonnes œuvres le titre de bienfaiteur de l'humanité.

(1) Le 26 octobre le corps de M. Champion fut exhumé par le soin de ses enfants et inhumé le 28 au Père-Lachaise.

